

## Superstition et religion en Creuse au 19<sup>ème</sup> siècle.

Notre adhérente chambonnaise, Michèle Parouty, nous a communiqué un extrait d'un roman écrit par un de ses compatriotes au 19<sup>ème</sup> siècle. Elle l'a assorti d'un commentaire écrit en italiques.

### **Le retour au pays**

Extrait du roman *Gilbert et Lanore* du docteur Darchy

« Le 25 novembre 186... à peu près vers le milieu du jour, une voiture, conduite par un patachon<sup>1</sup>, déposa sur la grande place de Chambon une douzaine de voyageurs qu'à leur costume, il était facile de reconnaître pour des maçons qui regagnaient leurs quartiers d'hiver. Tous ces ouvriers étaient originaires des communes environnantes ; quelques-uns étaient des jeunes gens, le plus grand nombre touchait à l'âge moyen de la vie ; mais, jeunes ou vieux, chacun savait trouver chez lui une femme, des enfants, un père ou une mère, impatients de son retour ; cependant à l'inverse des voyageurs dont l'empressement augmente à mesure qu'ils approchent du but, ni les uns ni les autres n'avaient l'air pressé de rentrer chez eux. Ils se promenèrent pendant une demi-heure sur la place pour rétablir la circulation un peu ralentie par la gêne que l'exiguïté de la voiture leur avait imposée, puis ils entrèrent dans un cabaret et s'établirent carrément dans la grande salle comme des gens qui ont l'intention de dîner longuement parce qu'ils ne savent que faire de leur temps.

En les voyant agir ainsi, un étranger à la localité les aurait, sans aucun doute, accusés d'indifférence pour leur famille ou de regrets pour les lieux qu'ils venaient de quitter ; comme tous les observateurs superficiels, il se serait trompé.

Pour tous les voyageurs en général, l'heure du départ et celle de l'arrivée sont subordonnées aux volontés du maître de poste ou aux règlements des chemins de fer ; pour tous les maçons qui commencent une campagne ou qui la finissent, la chose est moins simple ; ils quittent leur maison la nuit, en évitant soigneusement d'être vus ; ils y rentrent aussi la nuit, en prenant les mêmes précautions et jamais ils ne font connaître le jour de leur arrivée. S'ils

---

<sup>1</sup> Le patachon était le conducteur d'une patache, sorte de diligence de qualité bien médiocre. On peut considérer que les voyageurs pauvres ont utilisé cette voiture en raison du prix modique du transport.

avaient le malheur de rencontrer quelqu'un, et si cet importun avait *mauvais œil*, ils se regarderaient comme ensorcelés. Au départ, ils ont un moyen de conjurer le sort et le sorcier lui-même, s'ils se sont aperçus de sa présence ; ils rentrent chez eux et diffèrent leur voyage de quelques jours ; mais au retour, s'ils font une mauvaise rencontre, rien ne peut les préserver des maléfices. [...]

Cependant nos voyageurs [...] avaient terminé leur dîner ; l'un d'eux se leva et alla consulter le cadran d'une vieille pendule en bois placée dans un coin de la chambre ; elle ne marquait que trois heures ; il reprit tranquillement sa place et demanda le café qui fut servi, accompagné d'eau-de-vie et de liqueurs.

Ce renfort permis d'attendre quatre heures sans ennui ; c'était sans doute la limite fixée d'avance pour le départ, car le quatrième coup vibrait encore, que tous les convives étaient déjà sur pied ; chacun paya sa dépense, puis la bande se divisa en deux groupes ; le plus considérable prit la route de Sannat, le second qui se composait de trois jeunes gens se dirigea vers la commune de Tardes. »

*Né à la Châtre le 5 juillet 1825, Pierre Paul Darchy fit des études de médecine à Paris puis revint exercer dans sa ville natale où il se maria. En 1857, à la naissance de sa fille Camille, il est déjà en contact avec Madame Sand (1804-1876). Il la soigne ainsi que ses enfants et son ami le graveur Alexandre Manceau. En 1864, il vient s'installer à Chambon où il loue une maison rue de la couture, puis rue grande. C'est l'époque où il commence à écrire, contes, pièce de théâtre ; sans succès. Le roman « Gilbert et Lanore, mœurs au pays de Combraille », paraît sous forme de feuilleton dans le journal L'avenir National de fin septembre à mi-décembre 1867.*

*Le docteur Darchy, observateur de ses contemporains et de ses patients, relate le retour des maçons proposé dans l'extrait ci-dessus ; on peut le considérer comme très proche de la réalité.*

*Gilbert Méritel, le tailleur de pierre à Paris, revient définitivement au pays, dans son village de la Mazeyre<sup>2</sup>. Il y retrouve Michette Vernaudon qui l'attend. Convaincre le père, pour qui seul l'argent compte, sera difficile et nécessitera l'intervention de son ami Marien Lanore, maréchal-ferrant et d'une simple d'esprit un peu sorcière, la grosse Blanche. Palabres, machinations, sorts, le*

---

<sup>2</sup> Mazeirat

*père finit par accepter le mariage. Gilbert épouse Michette. La grosse Blanche amoureuse de Marien Lanore est éconduite et se venge en jetant des mauvais sorts. La superstition de Michette l'emmène au tombeau. Les deux amis Gilbert et Lanore, accablés de douleurs et de remords, partent oublier en s'embarquant pour l'Amérique.*

*Le docteur Darchy n'a pas la même vue que George Sand sur la mentalité paysanne, et développe dans ce roman sa haine de la superstition, dont presque tous les personnages sont victimes.*

*Il ne s'est pas enrichi comme médecin auprès d'une population très pauvre. Il devint maire de Chambon et Conseiller Général.*

*Une pensée pour les migrants à la séance du 24 août 1892, du Conseil Général. Mrs Lachambre, Renard, Darchy, Mazon, Rousseau, Vernadeau, Riffaterre, Champeaux, Chervy et tous les membres demandent qu'à l'époque des élections législatives, les compagnies de chemin de fer veuillent bien réduire, dans une proportion assez sensible le prix des places pour permettre aux migrants de se rendre dans leurs localités respectives pour remplir leurs devoirs électoraux.*

*Le docteur Darchy, médecin et ami de George Sand, décède à Chambon le 19 octobre 1894. Il avait 70 ans.*

*Michèle Parouty*

Je me permets de profiter de cet amusant extrait, et de cet intéressant commentaire, partant de la superstition, et puisant largement dans le livre d'Alain Corbin, pour traiter d'un sujet souvent débattu, la migration des maçons est-elle responsable de la déchristianisation (c'est-à-dire du recul de la religion) qu'a connue la Creuse au 19<sup>ème</sup> siècle ? Et survivance de la superstition et diminution du sentiment religieux sont-elles compatibles ?

Revenons sur cette superstition dont parle le Dr Darchy, et qui, à ses dires, aurait été encore si importante dans notre Creuse au 19<sup>ème</sup> siècle. Cette superstition est attestée par Alain Corbin qui note à propos du Limousin « *Loin de nous l'idée de prétendre que les superstitions sont l'apanage de la région, il suffit de penser à ce propos à l'intensité que revêtent les pratiques de sorcellerie dans le Berry tout proche, mais il convient de souligner la façon dont les observateurs étrangers se déclarent frappés par l'importance de la superstition dans la vie quotidienne.* ». Par exemple à propos des populations des cantons de Guéret, de Grand-Bourg et de Saint-Vaury en 1842 « *On croit*

*toujours fermement aux apparitions du diable et des morts, aux sorciers, aux loups-garous ou au sorts ou maléfica jetés sur les abeilles ou sur les bestiaux* ». Même observation pour les cantons de la Souterraine ou d'Auzances. Alain Corbin ajoute en note de bas de page. « *Dans les environs d'Auzances on croit au diable, aux sorciers, aux loups-garous. S'ensuit une série de pratiques superstitieuses : on fait un gâteau la veille de Noël et on le met de côté pour le consommer lors des maladies ; on conserve du beurre baratté en mai pour guérir les plaies, etc.* » Et ceci vaut sans doute pour l'ensemble des cantons creusois.

Mais paradoxalement, dès cette époque, le Limousin et la Creuse en particulier sont réputés pour leur faible religiosité et sont considérés par les historiens pour être les régions les plus précocement déchristianisées de France. Ce qui pouvait faire écrire par l'évêque de Limoges dans sa lettre pastorale en 1850 « *L'oubli des devoirs pratiques de la religion, n'est-ce pas le signe distinctif des malheureux temps où nous vivons ? La plaie est profonde, jusque dans la paisible chaumière* ». En Creuse, le curé de Mautes pouvait écrire en 1829 dans ses mémoires à propos de ses paroissiens « *On hua dans les champs celles qui se rendaient à la Sainte Messe, on se rit des processions, des confessions, on me tourna en ridicule de toutes les façons possibles* ». Ce détournement progressif de la religion se traduit, par une réduction de la pratique religieuse. Si les femmes continuent à fréquenter plus ou moins la messe dominicale, dès le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle la plupart des hommes se contentent d'assister aux offices des fêtes importantes, Rameaux, Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël., et à ceux des grandes étapes de la vie, baptêmes, communions, mariages, enterrements...pour tout de même être en règle avec Dieu, dans la crainte du jugement dernier. C'est ce que l'on appelle le « conformisme saisonnier ».

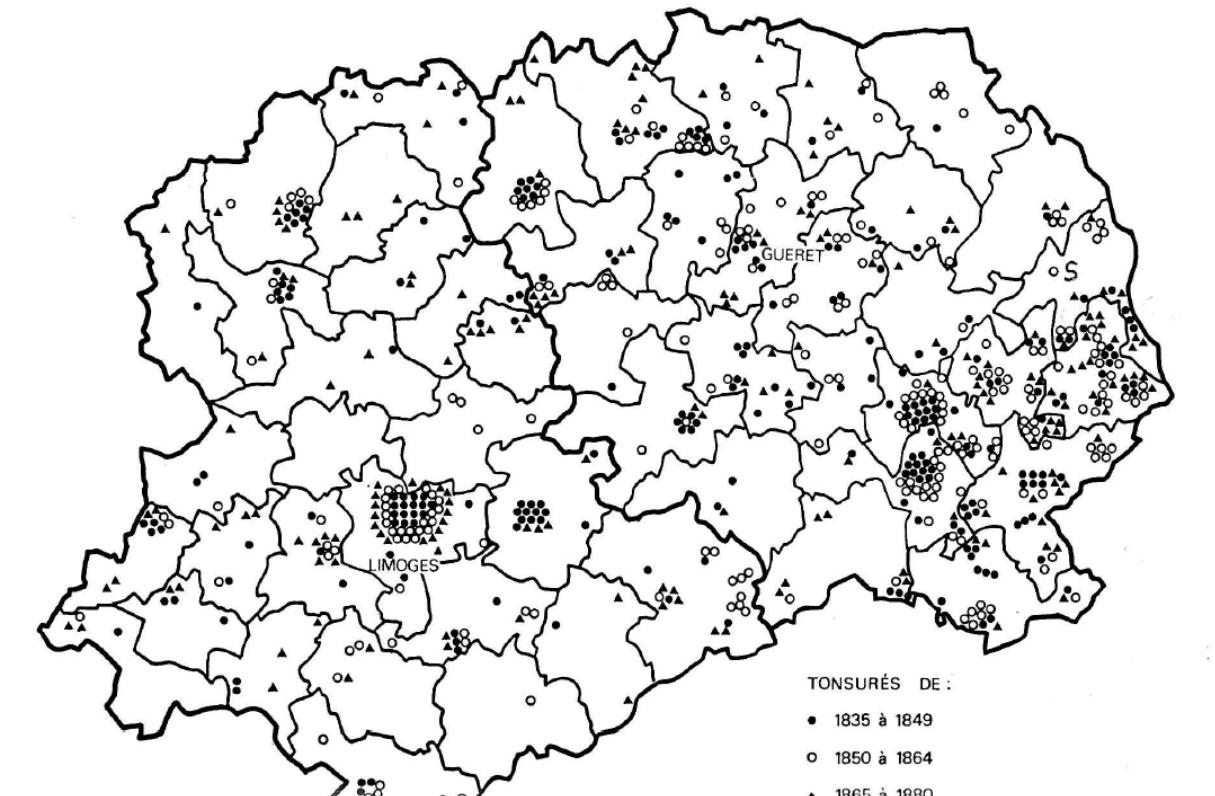
Si l'on considère le diocèse de Limoges dans son ensemble, qui rappelons le regroupe les départements de la Haute-Vienne et de la Creuse<sup>3</sup>, la situation n'est pas totalement homogène. Pour mesurer l'ampleur du phénomène de déchristianisation en Limousin, Alain Corbin a utilisé une des rares données dont nous disposons, l'origine géographique des tonsurés, c'est-à-dire des futurs prêtres. Conférée aux séminaristes, la tonsure signifiait le passage de l'état laïc à l'état clérical. « *Pourquoi faire de l'importance du nombre de tonsurés originaires d'un lieu, un indicateur de la pratique religieuse dans cette*

---

<sup>3</sup> La Marche, puis la Creuse ont, depuis le Moyen-Age toujours appartenu au diocèse de Limoges. La Creuse n'eut droit à un évêque que sous la Révolution, de 1790 (Constitution civile du Clergé) à 1801 (Concordat).

*région ? Tout simplement parce que les vocations chez les jeunes sont naturellement en adéquation avec les croyances, les valeurs et les pratiques que leurs ont transmises leurs parents »* justifie Alain Corbin.

LIEUX DE NAISSANCE DES TONSURÉS DU DIOCÈSE DE LIMOGES



Sur cette carte on distingue la Haute-Vienne à gauche et la Creuse à droite, séparées par un trait noir épais. Le canton d'Evau est situé sur la bordure droite, le 3<sup>ème</sup> à partir du haut, celui où j'ai écrit un S, signifiant Sannat. Le petit rond clair signifie qu'il y a eu un tonsuré originaire de Sannat au séminaire de Limoges entre 1850 et 1864.

Notons d'abord que le nombre de séminaristes, et de prêtres en exercice également, avait considérablement diminué depuis la Révolution. Les vocations sont devenues de moins en moins nombreuses, insuffisantes même pour assurer le service d'un prêtre dans toutes les paroisses. Alors que le Limousin était « exportateur » de prêtres dans les régions voisines au 18<sup>ème</sup> siècle, il devint « importateur » au 19<sup>ème</sup> siècle, comme l'a montré l'étude réalisée par le RP Louis Pérouas<sup>4</sup>. Globalement, selon l'analyse qu'en fait

<sup>4</sup> *Histoire religieuse des Creusois*, Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, 1994

Alain Corbin, le nombre de vocation est très faible, à l'exception de certaines villes, dont Limoges, et de la partie sud-est de la Creuse, correspondant aux cantons de Bellegarde, Auzances, Crocq, La Courtine, Aubusson et Felletin. Six cantons parmi lesquels on retrouve trois cantons de Combrailles, les trois premiers, mais dont ne font pas partie les cantons de Chambon et d'Evau. Encore que pour ce dernier, si on regarde attentivement la carte, on voit qu'au sud de Sannat, deux communes du canton d'Evau, Arfeuille-Châtain qui s'insinue entre les cantons de Bellegarde et d'Auzances, et de l'autre côté, à la limite du Puy de Dôme, Charron (qui au 19<sup>ème</sup> siècle faisait partie du canton d'Evau), appartiennent « spirituellement » davantage au canton d'Auzances qu'à celui d'Evau. Il nous faut donc essayer de comprendre pourquoi le Limousin et la Creuse se sont détournés de la religion au 19<sup>ème</sup> siècle, et pourquoi le sud-est de la Creuse a davantage résisté à cette désaffection.

Alain Corbin et Louis Pérouas montrent que le nombre de prêtres a fortement diminué en Creuse au lendemain de la Révolution, d'environ 500 prêtres en 1789 on passe à environ 200 en 1821. Certes le nombre remontera au cours du 19<sup>ème</sup> siècle pour atteindre 330 en 1875-1880 (époque de tentative de restauration monarchique avec l'« ordre moral ») et redescendra à la fin du siècle pour arriver à 240 en 1910, après la séparation de l'Eglise et de l'Etat...pour arriver à 80 en 1975 et une dizaine seulement aujourd'hui. La Révolution, que le clergé creusois, suivant en cela ses paroissiens, soutint majoritairement (70% des prêtres ont prêté le serment exigé par la constitution civile du clergé contre une moyenne nationale de 50%), participa à la désaffection de la religion. Mais le mouvement avait commencé plus tôt. Un historien catholique, comme le père Louis Pérouas, l'explique par le changement de doctrine et de pratique de l'Eglise dans le cadre de la contre-réforme catholique initiée à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle pour lutter contre le protestantisme. Gilles Gracineau, délégué épiscopal en espace rural du diocèse de Limoges, résumait ainsi le propos de Louis Pérouas en 2010 :

*Des phases importantes ont marqué notre histoire. La Réforme catholique avec le Concile de Trente (1563). Ce fut le début d'un grand effort ecclésial :*

*- création de confréries de dévotion, des confréries de charité.*

*- Création d'un séminaire 1666*

*- En 1673 création d'un catéchisme*

*- Des missions orales ici ou là car le catéchisme ne touche que les lettrés !*

*La réforme voulu mettre l'accent sur le Prêtre et son enseignement et voulut, à juste titre, des prêtres bien formés avec la fondation des séminaires. Mais pour notre pays ce fut le début d'une **incompréhension entre le peuple et le***

*clergé<sup>5</sup> qui désormais fut choisi parmi les classes supérieures de la société ayant les possibilités d'étudier. Le peuple, habitué à ses prêtres proches d'eux, vivant comme eux [de manière canonique ou non], se réfugia dans le culte des saints, désertant la vie paroissiale et l'eucharistie. Pensons qu'en Creuse il pouvait y avoir 2500 prêtres (beaucoup étant des prêtres « communalistes » chargés de la messe pour les défunts). Une méfiance ou du moins une distance commença à s'opérer, bien qu'on ait encore recours aux services des prêtres pour les grandes étapes de la vie ».*

Louis Pérouas montre qu'une coupure s'opéra progressivement entre les prêtres et le peuple des campagnes creusoises en se basant sur l'origine sociale des prêtres, autrefois campagnards et fils de paysans, ils devinrent au 18<sup>ème</sup> siècle et au 19<sup>ème</sup> des fils d'artisans, de commerçants et de bourgeois, qui n'étaient plus en phase avec la population rurale, ni pas leurs origines, ni par leur conception de la religion, plus « intellectuelle » et moins « utilitariste ». L'auteur parle d'incompréhension et de méfiance, Alain Corbin parle lui d'anticlérisme, et il pense que l'anticlérisme a précédé la déchristianisation. On a conservé de la religion que les pratiques qui servaient à quelque chose, les grands sacrements, baptême, mariages, obsèques car il fallait bien obtenir la protection de Dieu et le salut éternel, l'invocation des saints et de la Vierge pour accomplir les vœux, les pèlerinages aux lieux sacrés, en particulier les « bonnes fontaines » aux eaux miraculeuses ou les « bons saints »<sup>6</sup>, la bénédiction des choses, des animaux ou des hommes. En fait une religion utilitariste qui confinait à la superstition et qui explique la vitalité de cette superstition alors que s'effondrait la religion.

La Révolution de 1789 avait contribué à la baisse du sentiment religieux, celle de 1830, eut le même effet. Elle suscita un réveil de l'anticlérisme latent que provoqua le soutien du clergé au retour au pouvoir des Bourbons et des nobles avec la Restauration. Par contre celle de 1848, qui entendait réconcilier l'idéal de justice du Christ avec l'esprit égalitaire de la Révolution, eut des effets limités (idéal qui, pour beaucoup de révolutionnaires, avait été

---

<sup>5</sup> Ce qui est en caractères gras l'est dans le texte original.

<sup>6</sup> Dans la 2<sup>ème</sup> moitié du 19<sup>ème</sup> siècle une partie du clergé se montre de plus en plus réticente face à ces formes de piété, provoquant des conflits entre les prêtres et les fidèles, qui en arrivent à organiser des pèlerinages sans les curés...pour obtenir la pluie ou le beau-temps, la fin d'une épidémie et surtout guérir les malades

trahi par les dignitaires du clergé). Ce ne fut pas le cas avec la Révolution suivante, celle de septembre 1870 qui renversa le Second-Empire, et surtout de son prolongement, la Révolution du peuple de Paris, de mars à mai 1871, la Commune, à laquelle participèrent des milliers de maçons creusois. La terrible répression, avec son cortège de fusillés, de déportés et d'emprisonnés (voir paragraphe 5 page 40), le soutien apporté par l'épiscopat et une grande partie du clergé, aux Versaillais, puis au gouvernement d'ordre moral qui œuvrait pour rétablir la monarchie, provoqua en Limousin, et particulièrement en Creuse, un divorce profond avec la religion. Cela se traduit par une chute brutale de la pratique religieuse, un fort anticléricalisme chez certains, et une indifférence générale vis-à-vis de la religion dans tout le Limousin. Pour Alain Corbin qui a analysé le phénomène, deux milieux ont été encore plus affectés que les autres, les villes, et les régions migrantes. A propos de ces dernières, il écrit « *Alors que les zones migrantes ne se distinguaient pas jusqu'alors par une plus grande indifférence religieuse, elles commencent à apparaître comme particulièrement déchristianisées... Tout porte à croire que c'est à partir de 1871 que s'est accéléré le processus qui allait conduire à la situation que nous connaissons au 20<sup>ème</sup> siècle.* »

Et l'attitude de l'épiscopat en général, et de l'évêque de Limoges en particulier, Mgr Dusquesnay, n'arrangeait pas les choses. Lui et son clergé multipliaient les diatribes contre les idées nouvelles, la démocratie, le monde moderne ...et l'émigration, coupable à leurs yeux de tous les maux, tout en manifestant leur soutien aux forces réactionnaires, en particulier royalistes. Ce qui amenait Mgr Dusquesnay à faire ce constat en 1875 ; « *Ce mal pour la majorité de nos populations n'est pas encore l'impiété, mais c'est l'indifférence, c'est une incurable apathie, c'est un complet et total abandon des devoirs religieux. Voyez ! Presque partout le saint jour du dimanche est méconnu...c'est un oubli général, c'est une défection universelle.* » Et l'archiprêtre d'Aubusson, dont Alain Corbin affirme que sa circonscription n'est pas, loin de là, la plus mauvaise du diocèse, écrit en 1879 « *En fait de religion, la population se tient à la première communion des enfants, aux cérémonies funèbres, aux messes des grandes fêtes ; les femmes en partie font leurs Pâques ; les hommes se rient de ce devoir pour la plupart ou le négligent ; le travail du dimanche se généralise de plus en plus. Voilà pour la proportion bonne de la contrée ; quelques exceptions louables ne détruisent pas la règle. L'autre portion, composant la minorité, n'est pas seulement indifférente aux principes de la foi, elle travaille*



*à les détruire, elle en vient quelques fois à un scepticisme insensé, délirant...on mentionne des endroits où presque tous les hommes sont affiliés aux sociétés secrètes<sup>7</sup>, où l'on voit assez souvent à la messe du dimanche le curé et le sacristain tout seuls. »*

Après avoir décrit une montée de l'anticléricalisme et un déclin de la religion qui ne sont pas uniques en France à cette époque, mais qui atteignent en Limousin, et particulièrement en Creuse des niveaux inégalés, Alain Corbin cherche à analyser les causes profondes du phénomène, qui vont au-delà de l'explication conjoncturelle que nous venons d'exposer.

Il se pose les questions suivantes :

L'anticléricalisme résulte-t-il d'un manque de qualité du clergé régional ?

La réponse est non. Sans être exceptionnel le niveau de recrutement et de formation des prêtres au 19<sup>ème</sup> siècle était en Limousin conforme à ce qu'on pouvait relever ailleurs en France, et de toutes façons leur niveau d'instruction était très supérieur au niveau moyen de la masse de la population qui les considérait en conséquence comme très savants. En revanche ajoute A. Corbin *« certains traits de mœurs et surtout de caractère, par le nombre des conflits qu'ils déterminent, ont incontestablement pu concourir au développement d'un anticléricalisme spontané au sein des masses rurales. »* Si l'indifférence du plus grand nombre, voire même l'hostilité d'une partie de la population peuvent expliquer, mais non justifier, le caractère emporté de certains prêtres, qui les mène à employer la violence verbale, et même physique, d'autres conduites peuvent être considérées comme plus répréhensibles. Dans son rapport au Préfet de la Creuse, le Sous-Préfet d'Aubusson portait en 1853 un jugement sévère sur le clergé de sa circonscription : *« A part quelques saintes et rares exceptions, le clergé de l'arrondissement est avare, sans aumônes, ignorant et tracassier. Je n'ose parler de ses mœurs, il y a des taches sans nombres. Les prêtres jouent, boivent et braconnent quelquefois. L'arrogance ne leur est pas étrangère, depuis que, dans ses profonds desseins, le gouvernement de l'Empereur les honore d'une faveur particulière. On voit bien que la religion est divine puisqu'elle ne périt pas en de telles mains... »* et il concluait avec humour *« Je me console en*

---

<sup>7</sup> Les sociétés secrètes auxquelles fait allusion l'archiprêtre d'Aubusson auraient pu être les loges maçonniques. Il y en eut à Guéret, Aubusson, Bourganeuf et La Souterraine, mais en 1879 elles ont toutes disparu, et depuis longtemps. Ce peuvent être les syndicats qui se forment effectivement de manière plus ou moins clandestine à cette époque puisqu'ils ne seront autorisés qu'à partir de 1884.

*pensant que quand tout le monde vivra chrétiennement dans une commune, le curé se verra bien forcé d'en faire autant ». Une enquête menée au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle par l'évêque de Limoges montre sur un échantillon trié au hasard que le tiers des ecclésiastiques sont « non vertueux » ou à la « vertu suspecte ». Une autre source de conflits trouve son origine dans le tarif des offices et particulièrement celui des enterrements. L'impossibilité de payer de certains pauvres, et le refus de sépulture du prêtre qui s'en suit, provoquent des troubles et génèrent beaucoup d'hostilité et de rancœur vis-à-vis du clergé. Enfin Alain Corbin s'interroge sur des causes encore plus profondes : « Ces quelques réflexions nous amènent à considérer l'anticléricalisme des populations limousines comme indissociable des structures de la société régionale : il constitue un aspect de la faiblesse de l'emprise des notables ; ici le clergé ne peut s'appuyer ni sur une aristocratie puissante comme en Vendée ou en Aquitaine, ni sur une bourgeoisie conquérante comme dans le diocèse de Mgr Dupanloup<sup>8</sup>. Il lui est difficile de s'imposer à des groupes paysans très cohérents et qui voient en lui l'héritier du clergé d'Ancien Régime. C'est l'ensemble des cadres traditionnels qui est faible et le curé, bien que la distance sociale soit peu considérable entre lui et ses paroissiens reste un isolé ; son caractère tend à s'aigrir devant l'attitude hostile d'une population qui n'attend guère de lui que d'assurer les rites essentiels ».*

La « faible emprise des notables », de l'aristocratie en particulier, et de l'Eglise qui traditionnellement lui était liée, constitue certainement une particularité limousine et Creusoise. Elle s'explique pense Alain Corbin par la forte résistance de « groupes paysans très cohérents ». Nous aurons l'occasion de revenir sur cet esprit communautaire qui caractérisait nos aïeux creusois dans un autre article, esprit communautaire dû à nos structures familiales particulières, qui, une fois encore, sont à la base de beaucoup de choses.

Et les migrations temporaires dans tout ça. Ont-elles joué un rôle ?

Pour l'épiscopat limougeaud et pour beaucoup de prêtres elle est la cause essentielle. Il est vrai que les longs contacts des maçons avec les ouvriers des villes, qui de plus en plus se désolidarisent eux-mêmes de la religion et contestent l'autorité des classes dirigeantes, n'est pas sans effet. Une partie d'entre eux s'instruisent et entrent en contact avec des esprits éclairés, souvent athées et contestataires. Mais cet effet « migration » semble avoir surtout joué à partir de la Commune de Paris, la migration devint alors un

---

<sup>8</sup> C'est-à-dire le diocèse d'Orléans

accélérateur de la déchristianisation, surtout en Creuse. Mais elle n'en est pas la cause profonde. Deux arguments militent en faveur d'une cause plus profonde, du type de celle que nous venons d'exposer précédemment. D'une part l'anticléricalisme et la déchristianisation ont touché pendant longtemps, à égalité, le Limousin migrant (Creuse et parties limitrophes de la Haute-Vienne et de la Corrèze) et le Limousin non migrant. D'autre part, comme nous l'avons vu avec la carte des tonsurés, dans l'est de la Creuse, c'est même le contraire qui s'est longtemps produit. Si l'on prend les 4 cantons de Combraille dont nous avons étudié la migration, Evaux, Chambon, Bellegarde et Auzances, et qu'on ajoute Boussac au nord et Crocq au sud, on constate que les trois cantons très migrants du sud (Bellegarde, Auzances et Crocq) étaient très croyants, et que les deux cantons du nord (Chambon et Boussac) étaient peu migrants et peu croyants. Le canton d'Evaux, entre les deux, était (sauf Arfeuille-Châtain) migrant et peu croyant.

Louis Pérouas émet comme hypothèse une différence de régime de servitude avant la révolution. Il est vrai que la Combraille connaissait un régime de servitude plus rigoureux que dans le reste de la Creuse<sup>9</sup>, mais on vient de le voir, l'opposition entre les cantons croyants et non-croyants traverse la Combraille elle-même. A mon avis il vaut mieux chercher la raison ailleurs, en tout cas pour la Combraille, et regarder vers l'Auvergne. Elle était beaucoup plus attachée à la religion que le Limousin, et jusqu'à la Révolution, une dizaine de communes des cantons de Crocq et d'Auzances dépendaient du diocèse de Clermont.

Pour conclure, reprenons l'analyse que l'Eglise elle-même propose de ce phénomène de déchristianisation qui a touché le Limousin et la Creuse au 19<sup>ème</sup> siècle. Avec lucidité, même si elle n'en reprend qu'une partie des idées, elle ne contredit par l'analyse d'Alain Corbin.

*« Apres la révolution s'ensuivit une période de **déchristianisation**, avec cependant un **effort d'Evangelisation**. La pratique religieuse reprend mais **les idéaux de la révolution** ont pénétré les esprits !! Et puis vint le temps **des migrations**, commencées déjà au 14<sup>ème</sup> siècle, à cause de la misère. Elles connurent leur apogée au 19<sup>ème</sup> siècle avec les maçons vers Paris, Lille, Lyon.*

---

<sup>9</sup> Voir sur le site de SHP l'article « La Combraille : Une Marche puissance 4 » dans Histoire/Les temps anciens/Le Moyen-âge/Paragraphe : Qu'est-ce qui distingue la Combraille de la Haute-Marche ?

*Là les limousins s'éveillèrent à l'engagement social, s'organisèrent en associations, participèrent aux diverses révolutions et 1500 d'entre eux moururent ou furent blessés sur les barricades lors de la Commune de Paris en 1871. L'hiver, ceux qui participaient encore aux messes subissaient les blâmes des curés. Martin Nadaud, maçon creusois devenu député reste l'emblème de cette époque. Son père lui écrivait « mon fils garde la foi mais méfie-toi des curés »*

*De cette période naît un réel anticléricalisme entretenu par les « Maisons d'Ecole » de Jules Ferry. Les évêques tentèrent de créer un **mouvement de reconquête**. « Notre Dame du Bâtiment » à Gentioux en témoigne. Le « cercle des Maçons et tailleurs de pierre » à Paris, Le « Mois de Marie », de nouvelles congrégations religieuses, « la Croix de Limoges », les bulletins paroissiaux. **Mais c'était trop tard. La rupture était faite. Le peuple limousin continue de se détacher de l'Eglise.** »<sup>10</sup>*

Terminons ce commentaire comme nous l'avons commencé, avec les superstitions religieuses, en reprenant ce résumé que fait Alain Corbin d'un ouvrage du Dr Janicaud<sup>11</sup> qui entre les deux guerres a beaucoup travaillé pour faire connaître l'histoire de la Creuse.

*Il n'est guère de paroisse dans le département qui n'ait eu au moins une « bonne fontaine », ni de chapelle rurale qui n'eût la sienne. Le Dr Janicaud en dénombre 100 qui sont encore fréquentées vers 1890. On se rend en pèlerinage individuel ou collectif demander le beau temps ou la fin d'une période de sécheresse ; dans ce dernier cas on baigne, ou on asperge d'eau la statue du saint ; on demande encore la protection contre les orages. Toutefois c'est surtout pour obtenir la guérison des malades que l'on pratique ce culte. Sur les 100 fontaines décrites par le Dr Janicaud, 27 ont la propriété de guérir les fièvres, 16 les maladies des enfants, 9 les maladies des yeux, 6 la goutte et les rhumatismes, 5 les coliques. Pour obtenir une guérison le malade boit l'eau de la fontaine, s'applique des compresses humides, trempe ses vêtements ou bien encore baigne les parties du corps atteintes par la maladie. Après la guérison, on accrochera les vêtements du convalescent aux branches des arbres voisins. Il n'était pas rare de rencontrer dans les secteurs les plus déserts de la*

---

<sup>10</sup> Document déjà cité publié par Gilles Gracineau, délégué épiscopal en espace rural

<sup>11</sup> Le livre du Dr Janicaud s'intitule : Fontaines à pèlerinage de la Creuse ». Le Dr Janicaud était un médecin né au Grand-Bourg en 1880, passionné d'histoire et d'archéologie, qui devint en 1925 conservateur du musée de Guéret.

*campagne limousine ces formes « d'ex-voto ». Il était aussi de tradition d'effectuer des offrandes au saint guérisseur : pièces de monnaie, rubans, paquets de laine, morceaux de pain étaient jetés dans l'eau de la bonne fontaine ou déposés sur la margelle ; sans oublier le traditionnel jet d'épingles effectué par les jeunes filles désireuses de se marier.*

*Sur les 100 « bonnes fontaines » citées par le Dr Janicot, 8 étaient dédiées à saint Martin, 8 à saint Jean-Baptiste, 7 à la Vierge, 5 à saint Martial, 5 à saint Pierre, 5 à sainte Madeleine, 5 à saint Pardoux, 5 à saint Silvain, 4 à saint Blaise, 3 à sainte Radegonde et 3 à saint Gervais.*

La Montagne, dans deux numéros du journal parus en août 2022, énumérait un nombre plus conséquent de « bonnes fontaines » et décrivait les rites qui leur étaient associés. Les articles, parus trois dimanches de suite, prenaient la forme de lettres écrites par un curiste prenant les eaux à Evaux à sa cousine.

### **Faits d'hier : Baignez les saints... Ça fera pleuvoir**



Évaux, le 14 août 1922. Chère cousine,

Tout comme les humains, le bétail et les cultures bénéficiaient des pouvoirs guérisseurs des bonnes fontaines : saint Silvain (Ahun), saint Blaise (Crocq, la Forêt-du-Temple, Toulx-Sainte-Croix, Fontanières), saint Antoine (Dontreix), saint Martial (Jouillat), saint Eutrope (Pionnat), saint Goussaud (Saint-Goussaud), saint Jean-Baptiste (Saint-Maurice-la-Souterraine), saint Mandé (Saint-Sulpice-le-Dunois), saint Mamers (la Villeneuve-près-Crocq), La Madeleine (Bussière-Nouvelle).

### **Fransèches fait porter les cornes aux nues**

L'eau de la fontaine saint Hubert (Fransèches) était particulièrement recommandée pour les bêtes à cornes ; celles des fontaines de la Vierge (Nouzerolles), saint Jean-Baptiste (Saint-Maurice-la-Souterraine), saint Roch (Sagnat) pour les moutons et celle de la fontaine saint Martin (Chéniers) pour les ânes et seulement eux parce que, disait-on, elle rendait fous les hommes qui la buvaient !

À Sainte-Feyre, le pain trempé dans la fontaine saint Hubert et donné à manger aux animaux les préservait de la rage. À saint Bard, le curé mêlait du vin à l'eau de la fontaine saint Blaise ; le sacristain vendait ce mélange appelé « saint vinage » aux paysans qui en aspergeaient les étables pour préserver leurs animaux des maladies. À Saint-Hilaire-le-Château, il fallait payer au curé une redevance annuelle de 0,25 F à 1 F pour que la protection du bétail par l'eau de la fontaine saint Gervais soit efficace.

### **Le prêtre aspergé**

Deux fontaines seulement avaient le pouvoir d'obtenir de bonnes récoltes : les fontaines saint Martial (Jouillat) et saint Mamers (La Villeneuve-près-Crocq). Mais comme l'ennemi était la sécheresse, plus nombreuses étaient celles où l'on priait pour faire pleuvoir. Le rituel se limitait à une procession aux fontaines saint Martin (Gouzon, Mourioux, Moutier-Malcard, Gartempe), saint Pardoux (Fressanges à Guéret), de la Vierge (Pionnat, Vigeville), saint Julien (Dontreix).

À noter que l'on demandait aussi le beau temps aux fontaines de Vigeville et de Dontreix, avec pour celle-ci l'offrande de pièces de monnaie. À Saint-Merd-la-Breuille, la procession ne se rendait pas à une fontaine mais à une croix plantée au bord d'une petite rivière, la Méouzette.

Un autre rituel très répandu était le trempage de la statue du saint ou de la sainte dans l'eau de la fontaine qu'il patronnait. Il se déroulait aux fontaines saint Pierre (La Celle-sous-Gouzon), saint Blaise (La Forêt-du-Temple), saint Thomas (Puy-Malsignat), sainte Madeleine (Saint-Martial-le-Mont), saint Jean-Baptiste (Saint-Maurice-la-Souterraine), saint Menour (Saint-Fiel) où on récitait cette prière : « Bon saint Menour, faites pleuvoir sur Pouzadour », qui est un hameau de la commune. Pourquoi celui-là et pas un autre ? Sans doute pour la rime riche. Enfin, à Bourganeuf, au pont de la Roche, on immergeait dans la Mourne, une rivière, la statue de Notre-Dame de Pitié dont la chapelle se trouvait à proximité. Au Moutier-d'Ahun, ce n'est pas dans une fontaine mais dans la Creuse que l'on baigne les pieds de la statue de saint Roch pour conjurer la sécheresse et faire pleuvoir. L'étude publiée dans les Mémoires de la Sociétés des Sciences naturelles et Archéologiques de la Creuse indique un rituel sortant de l'ordinaire pour obtenir la pluie : aux fontaines saint Jean-Baptiste (Blaudeix) et saint Clair (Feniers), les fidèles aspergeaient de leur eau le célébrant. Avoir charge d'âmes dans la Creuse n'était pas toujours une sinécure pour les prêtres ! Votre cousin.

## **En Creuse, pour que les saints vous protègent il faut leur offrir de la laine, deux sous ou votre chemise.**

Évaux, le 21 août 1922

Chère cousine.

Dans ma carte postale de la semaine dernière, j'évoquais des rituels particuliers aux bonnes fontaines, comme le trempage des statues dans leur eau et l'aspersion du curé, ceci dans le but d'obtenir de la pluie pour les cultures en temps de sécheresse. L'étude des Mémoires de la Société des Sciences naturelles et Archéologiques de la Creuse en répertorie d'autres.

### **De la laine offerte pour mieux guérir**

Pour obtenir leur guérison, les personnes malades passaient sous les statues des saints tenues par quatre porteurs, aux fontaines saint Silvain (Bonnat) et saint Martin (Sardent) ; à la fontaine saint Gervais (Jarnages), les pèlerins faisaient don de pelotes de laine, de chanvre, etc. vendues ensuite aux enchères devant l'église. Pour obtenir la guérison des maladies, on jetait du pain dans l'eau de la fontaine saint Hubert (Sainte-Feyre) et de la laine, voire de l'herbe, dans celle de la fontaine Saint-Jean-Baptiste (Saint-Maurice-la-Souterraine), pour obtenir la protection des troupeaux, tandis que pour le même motif on offrait des fruits à la fontaine saint Roch (Sagnat).

Quant aux estropiés guéris, ils laissaient leurs béquilles en ex-voto à la fontaine saint Michel (Saint-Agnant-près-Crocq) ; pour guérir les maux de ventre, il fallait le frotter contre la margelle de la fontaine César (La Souterraine). Avant que les pèlerins aillent remplir des fioles de l'eau de la fontaine sainte Madeleine (Peyrabout), le curé leur distribuait de l'huile (bénie ?).

Quant aux enfants de chœur accompagnant la procession à la fontaine saint Martial (Lioux-les-Monges), ils devaient marcher pieds nus.

---

### **En Creuse, on jetait les saints à l'eau**

Un rituel récurrent était l'offrande de pièces de monnaies, que les pèlerins jetaient dans l'eau. Il se pratiquait aux fontaines sainte Madeleine (Alleyrat), saint Pierre (Bazelat), saint Silvain (Bonnat), saint Martial (Champagnat), saint Martin (Gouzon, Pionnat), saint Menour (Saint-Fiel), saint Jean-Baptiste (Brousse), saint Julien (Dontreix), sainte Radegonde (Les Mars), sainte Flamine (Sermur), saint Roch (Sagnat), mais à la fontaine dédiée au même saint, à Saint-Marc-à-Frongier, on déposait les pièces dans un tronc.

### **Deux sous pour le bon saint**

A la fontaine saint Léger (Saint-Léger-le-Guérétois) le tarif était de deux sous. Le rituel pratiqué à la fontaine saint Gervais (Méasnes) se différenciail des autres : on se signait avec un sou, on le faisait rouler sur la route puis on le laissait passer la nuit dehors avant de le donner à un pauvre.

Le trempage dans l'eau du linge porté par les malades, adultes et enfants, était commun aux fontaines : saint Pierre (Bazelat), sainte Madeleine (Lourdoueix-Saint-Pierre), saint Valéry (Saint-Vaury), saint Gervais (Méasnes), saint Mandé (Saint-Sulpice-le-Dunois) tandis qu'aux fontaines saint Silvain (Ahun), saint Martial (Champagnat), on suspendait le linge aux branches des arbustes d'alentour.

### **On y laisse sa chemise**

A la fontaine saint Antoine (Dontreix) on laissait en ex-voto les bas et les sabots des enfants et à la fontaine sainte Flamine (Sermur), leurs chemises. Les pèlerins, pour guérir ou se protéger, devaient boire l'eau des fontaines sainte Madeleine (Alleyrat), saint Placide et de la Vierge (Crozant), saint Clair (Gentioux), saint Gervais (Jarnages), saint Roch (Magnat-l'Étrange), saint Guy (Reterre), sainte Anne (Roche), saint Silvain (Saint-Silvain-Bas-le-Roc), saint Martial (Lioux-les-Monges), tandis qu'on baignait les enfants dans les fontaines saint-Pierre (Bazelat), sainte Madeleine (Parsac) et saint Dizier (Saint-Dizier-la-Tour).  
Votre cousin.

## **Des épingles pour trouver un époux**



Évaux, le 28 août 1922. Chère cousine,

Mon séjour dans la Creuse s'achève et avec lui, mes recherches sur les bonnes fontaines. Les jeunes filles désirant trouver un époux devaient accomplir un rituel



particulier : jeter des épingles dans l'eau des fontaines saint Symphorien (Bussière-Dunoise), saint Martial (La Chapelle-Saint-Martial), saint Domet (Saint-Domet), saint Hubert (Sainte-Feyre), de la Vierge (Saint-Frion), saint Paul (Tercillat), saint Julien (Fresselines) où, le jour de leurs noces, elles revenaient avec leur mari, planter des épingles dans un arbre pour avoir des enfants. Il y avait aussi des variantes, car en plus de jeter des épingles, elles en piquaient dans le nez de la statue du saint à la fontaine saint Gervais (Jarnages) et dans la croix de bois surmontant la fontaine saint Menour (Saint-Fiel). A la fontaine saint Silvain (Ahun), les épingles devaient former une croix : si elles tombaient les pointes en avant, le mariage dans l'année était assuré. À Saint-Goussaud, dont la statue se trouve dans l'église, on plantait les épingles dans le petit bœuf couché à ses pieds.

A la fontaine saint Léobon (Le Grand-Bourg), elles se miraient dans l'eau après avoir jeté les épingles, tandis qu'à la fontaine saint Léger (Saint-Léger-le-Guérétois), elles se miraient aussi mais nouaient un genêt avant de s'en aller. Le rituel pratiqué une autre fontaine saint Léobon (Saint-Pierre-de-Fursac) était un peu plus complexe : les jeunes filles piquaient des épingles dans la croix proche, puis revenaient par un chemin différent de celui emprunté à l'aller, en nouant de la main gauche, l'un à l'autre, deux pieds de genêt. Apparemment, certaines n'attendaient pas que leur vœu soit exaucé pour faire de leur désir une réalité puisque l'évêque de Limoges, François de La Fayette, informé des indécences qui se commettaient près de la fontaine, dans une chapelle en mauvais état, en ordonna la destruction le 12 juin 1744.

### **L'assemblée des « Rebutts »**

Les jeunes filles voulant se marier ne jetaient pas d'épingles dans la fontaine sainte Radegonde (Le Châtelet) mais après avoir bu de son eau, elles allumaient un cierge, sonnaient la cloche de la chapelle et touchaient la soutane du prêtre. L'étude publiée dans les Mémoires de la Société des Sciences naturelles et Archéologiques de la Creuse rappelle qu'à l'occasion du pèlerinage à la fontaine saint Blaise (La Forêt-du-Temple), le 3 février, où on venait même du Berry, se tenait une assemblée dite des « Rebutts » qui réunissait toutes les filles à marier. On disait que si le Mardi gras était proche de cette date, « ... les Rebutts ne vaudraient rien, car les mariages n'auraient pas le temps de se faire avant le Carême ». Sans commentaires ! Je me suis interrogé sur l'origine de ce rite des épingles. Il serait la féminisation d'un rite masculin à signification à la fois religieuse et superstitieuse pratiqué dans l'Antiquité, la plantation du clou, auquel l'historien corrézien René Fage a consacré une étude.

Beaucoup de fontaines à dévotions, dont je vous ai parlé, sont aujourd'hui tombées dans l'oubli parce qu'elles se sont asséchées ou bien se trouvaient dans des lieux difficilement accessibles ou privés. Cependant, certaines sont toujours l'objet de pèlerinages, faisant le lien entre le passé et le présent.

Votre cousin

Nous avons déjà publié sur le site, à la page consacrée au petit patrimoine bâti lié à l'eau ( <https://sannat-hetp.fr/le-petit-patrimoine-lie-a-leau/> ), un premier article de la Montagne du 30 juillet 2022 sur ce thème. Il se contentait d'introduire le sujet. Ceux du mois d'août reproduits ci-dessus sont plus complets.

Nous avons à Sannat, nous aussi, notre « bonne fontaine », la fontaine Saint-Martin, pour laquelle nous avons rédigé une note qui figure sur un petit panneau à côté de la fontaine (et dont le contenu figure sur le site à la même page). Nous savons qu'on y allait « *en pèlerinage pour la fièvre* », mais nous ne savons pas précisément laquelle.

Par contre les vertus de celle de Chambon sont mieux connues...



### Fontaine Sainte-Valérie

Sur l'affichette au fond à droite, on peut lire le commentaire suivant :

*La fontaine Sainte-Valérie, dite la « Bonne Fontaine » abrite une source miraculeuse dit-on.*

*C'est pour se reposer et se désaltérer que s'arrêtèrent les « Bons Hommes » venus de Saint-Martial de Limoges pour fonder un monastère dans la vallée de*

*Chambon. Ils portaient, selon la légende, les reliques de Sainte Valérie dans une chasse en or. (Cf Histoire de la Marche et du pays de Combraille par Joullietton).*

*Barailon, illustre médecin, écrivait : « On lui prodiguait des prières, des neuvaines et des offrandes ; elle avait un jour consacré, le lundi de Pâques, et on l'invoquait contre plusieurs maladies, spécialement les fièvres intermittentes et les fièvres infantiles, ainsi que les maladies des yeux. Malheureusement, elle ne contient aucune propriété médicamenteuse.*

*Source : Jean Jamot*

*Chambon-sur-Voueize à travers les âges.*